

## ABONNEMENTS

## LYON

Un an . . . . . 7 fr.  
Six mois . . . . . 4 »

## DÉPARTEMENTS

Un an . . . . . 9 fr.  
Six mois . . . . . 5 »

## ÉTRANGER

Selon les droits de poste

Les abonnements sont reçus à partir du 1<sup>er</sup> de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

## LA VÉRITÉ

## JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : à LYON, chez les principaux Libraires.

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

## AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Néanmoins, malgré la mesure ci-dessus, les divers travaux publiés dans *la Vérité*, n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés

## LE SPIRITISME DANS L'ANTIQUITÉ.

(21<sup>e</sup> article. — Voir le dernier N°)

Nous allons maintenant raconter les rapports d'Apollonius et de l'Empereur Vespasien.

Et d'abord qu'était Vespasien ? un homme ayant foi à l'intervention des Esprits, de ceux que le langage de l'époque nommait des *dieux, demi-dieux, héros, génies*; l'appellation de *démons* commençait à avoir la fausse signification que depuis on lui a donnée. C'était de plus un médium guérisseur, selon Tacite lui-même dans ses histoires. Il raconte en effet que Vespasien rendit la vue à un aveugle, et l'usage de sa jambe à un paralytique en humectant de sa salive un peu de boue pour l'œil du premier, en touchant le second, et ces faits sont rapportés dans l'historien intègre et peu crédule, comme très authentiques et attestés encore de son vivant par des témoins oculaires.

Donc Vespasien ayant rencontré Apollonius, lui tient le langage suivant :

« C'est sur vous, Apollonius, que reposent mes espérances ; car je sais que presque tous les décrets des dieux vous sont connus. Conseillez-moi. Vous voyez les soins qu'exigent la terre et la mer. Si les dieux sont pour moi, je vais poursuivre mon entreprise ; s'ils nous sont contraires, à moi et aux Romains, je ne veux pas aller à l'encontre de la volonté des dieux. »

Vespasien se tut, et Apollonius, se sentant inspiré d'un transport divin, s'écria : « O Jupiter Capitolin, car « c'est de vous que dépendent les affaires présentes, conservez-vous pour Vespasien, et conservez Vespasien pour vous. Car votre temple qui a été incendié hier par des mains criminelles, le destin veut qu'il soit rétabli par cet homme. » Comme Vespasien manifestait son étonnement, Apollonius ajouta : « Un jour viendra où ce que je dis apparaîtra ; ne m'interrogez pas davantage, et achevez ce que vous avez si bien commencé. » Voici ce qui était arrivé. Le fils de Vespasien, Domitien, en était venu au moins avec Vitellius pour soutenir les prétentions de son père. Vitellius avait été assiégé dans le capitole, d'où il avait pu s'échapper ; mais le temple avait été brûlé, et Apollonius

l'avait su bien plus vite que si cet événement se fût passé en Égypte. (Philostrate, liv. V, cap. 29 et 30.) Voilà encore un exemple de seconde vue, que l'on peut ajouter à ceux que nous avons déjà cités d'Apollonius ; il rappelle Swedenborg assistant, à plus de cinquante lieues, à un incendie qui dévorait un quartier de Stockholm. Toujours dans l'antiquité comme dans les temps intermédiaires et modernes, les mêmes faits se reproduisent et impliquent clairement pour leur explication l'intervention d'agents surhumains et spirituels. Dénoncé auprès de Vespasien, Apollonius est arrêté plus tard avec son disciple Damis et mis au cachos, chargé de fers. Voici ce qu'en dit le biographe :

« Damis était fort inquiet sur leur situation, et ne voyait pas d'autre moyen d'en sortir, si ce n'est de prier les dieux, qui souvent ont tiré ceux qui les invoquaient de dangers bien plus terribles. Aussi, un peu avant midi, il dit à Apollonius : « O Tyanéen ! ( il savait que le philosophe aimait à être appelé ainsi ) que va-t-on faire de nous ? — Ce qu'on a fait jusqu'ici, répondit Apollonius, et rien de plus ; car nous ne serons pas mis à mort. — Mais comment y échapper ? Serez-vous donc mis en liberté ? — Oui, je le serai aujourd'hui par la volonté du juge, je le suis dès maintenant par la mienne. » Et en disant cela, il tira sa jambe des fers qui la retenaient, et dit à Damis : « voici la preuve que je suis libre, ainsi prenez confiance. » Damis nous dit qu'alors, pour la première fois, il comprit qu'Apollonius était d'une nature divine et supérieure à la nature humaine : et comment l'eût-il ignoré plus longtemps, quand il eut vu Apollonius, sans avoir fait de sacrifice ( ce qui ne se pouvait guère dans une prison ), sans avoir adressé une prière aux dieux, sans avoir dit un seul mot, se rire de ses fers, puis remettre sa jambe dans ses entraves, et continuer d'agir comme un homme enchaîné ? »

Ce fait est très remarquable, en ce qu'il prouve, s'il est réel, qu'Apollonius était assisté par des Esprits. Voici un court fragment de la défense qu'il présente devant Vespasien. Nous le citons parce qu'il établit très clairement la foi de notre philosophe dans les transmigrations de l'âme. Il parle ainsi de Pythagore dont il se fait gloire d'être le disciple :

« Cette pureté lui a procuré plusieurs avantages, et en premier lieu celui de connaître son âme. Il est venu au monde dans le temps où Troie combattait pour Hélène ; il était le plus beau des enfants de Panthoüs et le plus richement vêtu ; il mourut si jeune que sa mort a inspiré à Homère des accents plaintifs. (1) Ensuite, son âme passa dans plusieurs autres corps selon la loi d'Adrastée sur les migrations de l'âme, puis elle reprit la forme humaine, et alors Pythagore naquit de Muésarque de Samos : ce n'était plus un barbare, c'était un sage ; ce n'était plus un Troyen, c'était un Ionien, et un homme tellement peu mortel qu'il se rappelait avoir été Euphorbe. Je viens de vous dire de qui je tiens ma philosophie, et je vous ai avoué qu'il n'en était pas lui-même l'auteur, mais qu'il l'avait reçue en héritage. Mon accusateur dit que, frappés par mes prestiges, les hommes me prennent pour un Dieu et proclament partout ma divinité. Mais, avant de m'accuser, il aurait fallu dire par quels enseignements, par quelles paroles, par quels actes si merveilleux j'avais pu amener les hommes à m'adresser des prières. Car jamais (quoi que je sache fort bien ce qui en est), jamais je n'ai dit à des Grecs *quelles migrations a subies ou doit subir mon âme* ; jamais je n'ai répandu de telles suppositions, jamais je n'ai eu la prétention de prononcer ou de chanter des oracles, comme le font tant d'interprètes des dieux, et je ne connais pas une ville où les citoyens se soient rassemblés pour faire des sacrifices en l'honneur d'Apollonius.

« Et cependant j'ai été tenu en grande considération par tous ceux qui ont eu besoin de moi. Or quels sont ceux-là ? Les uns sont des malades qui demandaient la guérison ; les autres des hommes qui voulaient pratiquer plus religieusement les initiations et les sacrifices, qui voulaient déraciner l'insolence et fortifier les lois. Ma récompense pour tout cela, ça été de les voir se trouver meilleurs. Ce que j'ai dit, c'est qu'il y a une sorte de parenté qui unit l'homme à la divinité ; c'est par là que seul des animaux il connaît les dieux, et qu'il raisonne sur sa nature et sur ce qui le fait participer de la nature divine. Sa forme même dit qu'il ressemble à un Dieu, comme le prouvent la peinture et la sculpture ; et je suis persuadé que les vertus lui viennent de la divinité ; que les hommes vertueux sont des hommes divins, presque des dieux. » — Il est acquitté par le juge, puis il disparaît subitement du tribunal, aux yeux ébahis de l'assistance, et le jour même il est vu à cinquante lieues de là par ses disciples à qui il raconte son triomphe. Ces circonstances plus ou moins vraies, racontées par Philstrate, sont un témoignage des croyances de l'époque, dans l'intervention d'agents spirituels.

PHILALÉTHÈS

(La suite au prochain numéro)

(1) Allusion aux vers d'Homère sur la mort d'Euphorbe tué par Ménélas. (Iliade XVII, v. 50 et suivants.)

## LES PRÉCURSEURS DU SPIRITISME

SWEDENBORG.

(49<sup>e</sup> et dernier article. — Voir le dernier N<sup>o</sup>)

Voici une lettre de Férélius, qui donne de curieux détails sur les derniers jours de Swedenborg :

« Monsieur et très illustre professeur,

« Conformément au désir exprimé dans la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, je vais vous communiquer tout ce qu'il me sera possible de me rappeler au sujet de feu notre célèbre compatriote.

« L'assesseur E. Swedenborg mourut à Londres dans le mois de mars 1772, et je le fis enterrer le 5 avril, dans le caveau du chœur de l'église suédoise d'Ulrique Eléonore.

« Vers la fin de l'année précédente, il avait été frappé d'une attaque de paralysie sur un côté, ce qui nuisait à la clarté de sa prononciation, surtout lorsqu'il y avait de la pesanteur dans l'air. Je le visitai plusieurs fois et lui demandai à chaque entretien s'il se croyait près de mourir ; il répondit que oui. Là dessus je lui représentai que beaucoup de gens pensaient que, par son nouveau système théologique, il avait visé uniquement à acquérir un grand nom et de la célébrité, ce qu'il avait en effet obtenu, et je lui demandai s'il serait prêt à en attester au monde la vérité, ou bien à le rétracter en tout ou en partie, maintenant qu'il ne pouvait plus en attendre aucun profit dans cette vie, puisqu'il allait la quitter, etc. Aussitôt il se dressa à demi sur son lit, passant sa main valide sur sa poitrine, et dit avec quelque chaleur : « Aussi vrai que vous me voyez ici devant « vous, aussi vraies sont toutes les choses que j'ai écrites, et « j'aurais pu en dire davantage si cela m'eût été permis. Vous « verrez tout cela lorsque vous viendrez dans l'éternité, et nous « aurons, vous et moi, beaucoup à nous entretenir à ce sujet. »

« Comme j'allais une autre fois pour le visiter, j'entendis, dès l'entrée de la maison, puis au haut de l'escalier, qu'il parlait avec la plus grande force, comme s'il eût eu affaire à une nombreuse réunion. Mais lorsqu'en entrant dans l'antichambre où était assise la femme qui servait, je lui demandai qui était avec l'assesseur dans sa chambre, elle répondit qu'il n'y avait personne, et que depuis trois jours et trois nuits il était occupé à discourir de la sorte. Lorsque j'entrai ensuite dans sa chambre à coucher, il m'accueillit avec beaucoup de calme, me fit asseoir, et me dit aussitôt que pendant dix jours consécutifs il avait été tourmenté par de mauvais Esprits que le Seigneur lui avait envoyés ; et que jamais jusque-là il ne s'était trouvé en contact avec d'aussi mauvais, en fait d'Esprits, mais qu'il était rentré maintenant dans la société des bons.

« Tandis qu'il était encore en santé, je le visitai un jour avec le prédicateur danois. Il était assis près d'une table ronde au milieu de la chambre, et il écrivait : la Bible hébraïque, qui composait toute sa bibliothèque, était devant lui. Après nous avoir salués, il dit en nous montrant l'autre côté de sa table : « L'apôtre Pierre était là tout à l'heure, à cette place, et il n'y a pas longtemps que tous les apôtres se trouvaient ici avec moi ; car je reçois très souvent leur visite. »

« Il s'ouvrait toujours, sans réserve, mais sans jamais chercher à faire des prosélytes. Ce qu'il était alors occupé à écrire, nous dit-il, devait prouver par les écrits des apôtres que le Seigneur est le seul et vrai Dieu, et qu'il n'y en a point d'autres que lui. Sur la demande, pourquoi personne d'autre que lui ne jouissait de pareilles révélations et d'un pareil commerce avec les Esprits, il répondit : que tout homme pourrait jouir aussi bien maintenant que du temps de l'ancien testament, mais que les hommes d'aujourd'hui étaient si sensuels que c'était là le véritable empêchement.

« Un ami lui ayant parlé de la mort d'un seigneur suédois, il lui répondit :

« Il est bien vrai que Hæpken est mort ; je lui ai parlé et il m'a dit que vous aviez été camarades à Upsal ; que depuis, dans les affaires de la diète, vous aviez été d'accord sur certains points et en désaccord sur d'autres. Il raconta en outre plusieurs anec-

dotes, que Springer, consul de Suède, reconnut pour vraies, et dont, selon sa conviction, Swedenborg n'avait pu être informé que d'en haut. C'est de cette manière que ce consul devint swedenborgien. »

Swedenborg sentait arriver sa fin terrestre, et non-seulement il le comprenait d'une manière vague quoique sûre, mais encore il put prédire d'une manière positive l'heure et le jour de sa mort, le 29 mars 1772 ; c'est ce qu'il écrivit formellement à Wesley qui avait grande envie de le voir. Il lui dit qu'il est trop tard, et que sa mort devant arriver le 29 mars à midi, ils ne pourront plus s'entretenir ensemble que dans le monde des Esprits. Wesley ne crut pas à cette prédiction, mais l'événement l'ayant justifiée, il se fit *swedenborgien* (Revue de la nouvelle Jérusalem, t. IV, p. 447 et 448.)

Il communia avant de mourir et reçut tous les sacrements de l'église à laquelle il avait appartenu de son vivant. « Bien que comme déjà depuis longtemps citoyen de l'autre monde, dit-il au ministre Férélius, je n'eusse pas besoin des sacrements de l'église terrestre ; je veux cependant les recevoir pour montrer par là la communauté qui existe entre l'église de là-haut et celle d'ici-bas » Il ajouta : « La nouvelle Jérusalem n'est pas d'ailleurs encore en exercice, et jusqu'à ce qu'elle le soit il convient de respecter les usages anciens. Notre Seigneur Jésus-Christ s'est bien soumis à la circoncision qu'il venait abolir, et sa mère à la purification. Il faut suivre ce divin exemple. » — Tout fut donc parfaitement conséquent et raisonné dans le dernier acte de sa vie, que quelques biographes n'ont pas compris.

Nous avons dit que la doctrine de Swedenborg renfermait des erreurs et des vérités, et nous avons attribué cette bigarrure aux mauvais Esprits qui visitaient le *suédois*. Il avoue lui-même qu'il n'avait pas affaire qu'à des Esprits supérieurs. Nous allons voir encore ce fait confirmé dans une lettre de son ami Robsam. En voici des fragments :

« Il n'était jamais malade que lorsque des tentations venaient à l'assaillir. Je le trouvai une fois chez lui dans cet état, se plaignant beaucoup d'un violent mal de dents qui durait déjà plusieurs jours. Je lui indiquai un remède généralement usité contre ce mal. Mais il ne voulut pas l'employer, et répliqua que sa douleur ne provenait point du nerf même de sa dent, mais d'un influx de l'enfer et des hypocrites qui l'infestaient et qui, par correspondance, lui causaient cette douleur, de laquelle il disait cependant savoir qu'elle devait bientôt cesser.

« A l'égard de ses tentations, ses fidèles serviteurs, le vieux jardinier et sa femme, m'ont raconté avec un tendre intérêt comment il leur était souvent arrivé d'entendre Swedenborg la nuit, dans sa chambre, parler haut et avec chaleur, lorsque de mauvais Esprits l'approchaient ( et il était d'autant plus facile à ses domestiques de l'entendre, que leur chambre était voisine de la sienne ). Quand ils lui demandèrent la cause de son agitation pendant la nuit, il répondit qu'il avait été permis à de mauvais Esprits de blasphémer, et qu'il avait parlé et disputé contre eux. Souvent il priait Dieu de ne point l'abandonner dans la tentation. Il s'écriait alors avec des larmes amères et à haute voix : « Seigneur Dieu, aide-moi ! Mon Dieu, ne m'abandonne pas ! » Puis, lorsque l'épreuve était passée et que ses domestiques s'informaient du sujet de sa douleur, il disait : « Dieu soit loué ! tout est passé. Ne vous inquiétez pas de moi, car il ne m'arrive rien qu'avec la permission du Seigneur, et il ne laisse point aller les choses au-delà de ce qu'il sait que je puis supporter. »

Ce fait ainsi attesté justifie complètement le jugement que nous avons porté.

Swedenborg par ses facultés particulières, par les partisans nombreux qu'il a conquis et qui admettant les prétentions de leur chef, se sont ainsi complus à croire au monde invisible des Esprits, a été un préparateur très important du mouvement actuel et des manifestations spirites. Maintenant le magnétisme peut venir prouver clairement l'intervention des agents spirituels ; la danse des tables, la typtologie, la médiumnité, et autres phénomènes pourront se produire à leur tour. Ils ont été préparés. Là finit l'histoire proprement dite des précurseurs du spiritisme et en commence l'histoire avec le somnambulisme, sa double vue, ses extases, ses apports mêmes, et notre journal publie en ce moment des articles sur ce sujet. Notre tâche est donc terminée.

A. P.

## EXPOSÉ CRITIQUE DU FUSIONISME.

(6<sup>e</sup> article. — Voir le dernier N<sup>o</sup>)

V

L'expérience commune, qui nous atteste l'impénétrabilité, n'est rien moins qu'absolument concluante : car, sans arguer ici de certains phénomènes spirites d'apparitions, d'apports et autres qu'on ne manquerait pas de nous contester, les sciences physiques elles-mêmes ne restent-elles pas insuffisantes et interdites devant certains de leurs propres phénomènes qui démentent l'impénétrabilité ?

Un récipient rempli d'air se remplira encore d'un volume de vapeur aussi considérable que si le vase était vide ; on pourra le remplir une troisième fois d'un autre gaz en même quantité, jusqu'à saturation de la vapeur ; et l'on continuera de le remplir ainsi indéfiniment, pourvu que l'on varie les gaz. Réciproquement chaque gaz introduit peut successivement être extrait du récipient, au moins par la pensée, sans que le vase en soit ni plus ni moins rempli, jusqu'à retour au vide qui lui-même n'est qu'apparent, puisqu'il reste encore plénitude fluide d'éther, de lumière, de calorique, etc.

De Tourreil lui-même annihile l'étendue par l'ABSORPTION qui, dit-il, resserre INFINIMENT la substance ; l'étendue peut donc *substantiellement* se réduire à zéro, et il n'en reste rien. Et en effet, si nous l'isolons du mouvement et de la forme dont elle est la compréhension, que reste-t-il ? — L'espace pur, infini dans ses virtualités intelligibles, mais immatériel, et de fait inétendu. Il est réduit au point intelligible mathématique, mais pour cela il n'est point néant, puisqu'il est principe intelligent de toute force, de toute vie, moi divin, lien typique des idées entendues au sens de Platon. Non-seulement ce n'est point le néant, mais c'est l'Être, c'est Celui qui Est, selon l'expression de l'Écriture ; en un mot c'est la SUBSTANCE vivante et seule RÉELLE. Dans sa pensée, ELLE conçoit l'étendue et par là même la réalise avec toutes ses conséquences et ses données. C'est ce qui explique comment Dieu est partout, sait tout, voit tout, sans cependant apparaître nulle part avec une forme quelconque.

Quelque chose de semblable se passe dans les créations de notre esprit, quoique avec l'immense différence qui existe entre nos conceptions et celles de l'Être créateur. Dans les rêves, par exemple, mon esprit crée, pour ainsi dire, l'étendue et les formes : il se représentera de vastes campagnes, de verdoyantes forêts, des palais splendides et spacieux où agissent et s'entretiennent des personnages imaginaires. Ce ne sont là que de vaines images, me direz-vous ? Oui, sans doute. Mais cependant ces images existent en tant que telles, et ne sont point le pur néant ; et l'on conçoit que, si j'étais Dieu, non-seulement je

pourrais les créer sans archétypes ou modèles, mais les fixer à demeure dans ma pensée, les douer de vie et de lois progressives immuables, en sorte qu'elles se communiqueraient phénoménalement et se prendraient mutuellement pour des substances, malgré que leur existence relative dépendit uniquement de ma puissance et de ma volonté.

Mon esprit, quoique d'un ordre plus élevé que la matière, quoique d'une nature inétendue, et par cela même en correspondance plus intime avec la nature divine dont il est l'image, n'en reste pas moins une substance entièrement relative, contingente et conditionnelle, ne recevant son être que de la libéralité souveraine de l'Être vraiment substantiel. Il vit dans l'étendue, en union intime avec elle, tandis que Dieu les conçoit et les renferme tous deux en son moi infini. Ils sont l'un et l'autre une MANIFESTATION de sa vie et de sa puissance, manifestation nécessaire, si l'on veut, à l'infinie intelligence et activité; mais néanmoins libre et d'élection créatrice pour chaque âme individuelle. Sans cela, il n'y a point *création* réelle, mais ÉMANATION ou MODIFICATION, comme le dit le Panthéisme. Si tout est de substance divine, il y a bien un tout, mais il n'y a plus de Dieu, et c'est en vain que vous cherchez à donner ce nom à je ne sais quelle abstraction totale qui ne peut être composée que de parties. « Qu'y a-t-il de plus grand que le Tout, s'écrie de Tourreil? » — Il y a ce qui engendre ce Tout, sans être engendré soi-même.

Le mot CRÉATION est la seule solution possible des deux contradictions ÉTENDU-INÉTENDU; seule elle contient et constitue le relatif, le fini, le créé en élan infatigable et en progrès continu et éternel vers l'absolu, l'infini, l'incrée.

Serions-nous arrêtés par l'incompréhensibilité de cette opération mystérieuse? Mais si la nécessité de cet incompréhensible nous est démontrée, où est l'absurdité de l'admettre? C'est alors que la raison même nous commande la foi. La foi à qui le matérialiste rend malgré lui un invincible hommage, en croyant sans démonstration à la matière indémontrable, à l'étendu aussi incompréhensible pour nous que l'inétendu; la foi, cri moral irrésistible de notre conscience intime, source intarissable et bénie de nos espérances immortelles, pronostic naturel et gage consolant de notre marche incessante vers l'éternelle félicité; la foi, base de toute solidarité religieuse, qui en Dieu nous révèle un Père commun, et dans tous les hommes des frères; la foi qui soutenait le grand Pascal au milieu de l'angoisse terrible de ses doutes; la foi qui illuminait Kant dans les sublimes inconséquences de sa sévère morale, et lui indiquait intuitivement la solution vraie de ses embarrassantes antinomies; la foi qui est le fond même de notre être, le lien ineffable qui nous rattache à notre origine et nous dirige vers notre fin, le *desideratum* qui complète les fonctions de notre entendement, et sans lequel il erre malheureux dans d'inextricables ténèbres.

Que le Fusionisme y réfléchisse: en acceptant la substance personnelle et inétendue, il n'a qu'à gagner, en tant que théorie religieuse; et en admettant la substance relative comme simple phénomène créé, il n'a rien à perdre en tant que théorie naturelle et humanitaire. Il ne sortira point pour cela de son *criterium* de vérité: UNITÉ, EXCELLENCE, UNIVERSALITÉ. LA NATURE restera substance relativement à la créature, quoique simple idéalité pour l'unité substantielle créatrice; la FUSION de l'âme avec l'univers par ascension de la *connaissance*, et non par cette inconcevable *conscience fluidique*, n'en aura, je trouve, que plus de majesté.

Ne serait-il pas temps que l'école française, si éminemment philosophique, sortit enfin de sa période d'examen éclectique pour reprendre ses nobles traditions cartésiennes, et constituer

une doctrine rationnelle de l'avenir? Les sciences naturelles ne lui viennent-elles pas en aide avec l'école positiviste? L'astronomie n'ouvre-t-elle pas à la philosophie religieuse des plages immenses avec Jean Reynaud et Camille Flammarion? La synthèse spiritualiste, avec Ballanche et André Pezzani? Le vaste génie de Leibnitz n'a-t-il point entrevu les MONADES acceptées par Charles Bonnet et Goethe, que les positivistes ne récuseront certainement pas? Le Fusionisme à son tour ne peut-il apporter à la métaphysique un magnifique contingent? Le spiritisme les accueille tous comme ses interprètes, ses défenseurs, ses amis. Il est du dernier ridicule de ne voir, dans le spiritisme, que les tables tournantes et les médiums, et de fermer obstinément les yeux à la lumière de sa sainte foi, qui, sous ce nom ou sous un autre, doit, en définitive, conduire au salut et à l'harmonie notre triste et piteuse humanité.

Quant à nous, s'il nous est toléré d'oser mêler à ces débats notre infime individualité, et si le sincère amour que nous portons à tous nos frères peut servir d'excuse à notre insuffisance, nous dirons, pour conclure, que dans le *fait* de la création git toute la difficulté entre nos antagonistes et nous; ne pouvant assurer autrement que par la foi ce fait indémontrable mais nécessaire, comme compréhension synthétique des contradictoires étendu et inétendu, fini et infini, relatif et absolu, phénomène et substance, nous devons tâcher au moins d'en faire comprendre la possibilité. Car, si seulement ce fait est possible, tout nous affirme qu'il est.

C'est cette considération majeure qui nous enhardit à exposer, comme il nous apparaît, le système des monades, dans lequel nous voyons à exploiter une mine inépuisable de concordances antinomiques, harmoniant toutes les qualités, sans arracher du cœur de l'homme la personnalité de Dieu, principe et réalité de toute harmonie.

Nous terminerons donc par un aperçu de cette théorie.

(Sera continué)

HILAIRE CHOUVY.

D'Aubigné, dans son Histoire universelle (1), raconte ce qui suit de Catherine de Médicis :

« J'affirme, dit-il, sur la parole du roi, le prodige qu'il nous a réitéré. C'est que la reine s'étant mise au lit de meilleure heure que de coutume, ayant à son coucher, entre autres personnes, le roi de Navarre, l'archevêque de Lyon, les dames de Retz, de Lignerolles et de Sauve, deux desquelles ont confirmé ce discours, et comme elle était pressée de donner le bonsoir, elle mit les mains devant son visage, et avec un cri violent appela à son secours ceux qui l'assistaient, leur voulant montrer aux pieds du lit le cardinal qui leur tendait la main; elle s'écria plusieurs fois : — « M. le cardinal, je n'ai que faire de vous. »

« Le roi de Navarre envoie en même temps un de ses gentilshommes au logis du cardinal, qui avait expiré au même moment de la vision. »

(1) Livre II, ch. 12, p. 719.

## AVIS ESSENTIEL

Nous prions les personnes dont l'abonnement est expiré le premier Janvier 1866, et qui n'ont pas encore versé le prix de leur réabonnement, de vouloir bien nous l'adresser au plus tôt si elles ne veulent éprouver aucun retard dans l'envoi de notre feuille.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — IMPRIMERIE DE V<sup>o</sup> TH. LÉPAGNEZ, PETITE RUE DE CUIRE, 10.